

Linda Huber

UNE MER SI FROIDE

« Un thriller psychologique qui joue sur l'une des peurs
les plus profondes de tout adulte. »

Ciné-Télé-Revue
(Belgique)


CHARLESTON
NOIR

Qui est cette femme ? Pourquoi m'appelle-t-elle Hailey ? Je m'appelle Livvy, j'ai 3 ans...

Un jour d'été, sur une plage des Cornouailles, Livvy, 3 ans, disparaît. Très vite la police conclut à une noyade. Pourtant, sa mère refuse de se résigner. Jour après jour, Maggie fixe l'océan, elle attend, convaincue que la mer n'a pas emporté son enfant.

Non loin de là, c'est une autre mère qui regarde sa fille, prête pour la rentrée des classes. Mais, depuis quelque temps, Jennifer ne reconnaît plus sa petite Hailey. Sa fille est distante, craintive et Jennifer se laisse submerger par la nervosité.

Alors que Maggie traverse la pire épreuve de sa vie, Jennifer veut redonner l'apparence du bonheur à sa famille fracassée.

Construite comme un thriller, rythmée par l'implacable mécanique du suspense, une poignante histoire de deuil, de maternité, et de résilience.

« Un page-turner redoutable. »
Les chroniques de Koryfée

Écossaise de naissance, **Linda Huber** vit en Suisse, au bord du lac de Constance. Son travail de thérapeute lui a inspiré *Une mer si froide*, son premier roman publié en France, qui a remporté un fort succès auprès des lecteurs.

Traduit de l'anglais par Cécile Leclère

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-310-2



9 782368 123102

8,50 euros
Prix TTC France


CHARLESTON
NOIR

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Avec beaucoup d'aisance, Linda Huber nous plonge dans le cauchemar de tout parent. J'ai aimé suivre ces deux histoires en parallèle qui posent des questions pertinentes sur la maternité et le deuil. Je ne pouvais plus lâcher ce livre et je l'ai dévoré en un rien de temps. Quelle lecture glaçante ! En quelques mots : un thriller psychologique glaçant et éprouvant qui nous tient en haleine du début à la fin. J'ai adoré ! » Laurie, du blog *Mya's books*

« Difficile d'en décrocher une fois qu'on l'a débuté et Linda Huber est indéniablement une autrice à suivre dans ce genre si particulier qu'est le thriller psychologique. Avec son univers proche de nous et ses personnages imparfaits, mais surtout pleins de sensibilité, elle nous plonge dans une angoisse qui nous rendrait presque paranoïaques. » Gwendoline, du blog *Bulle de Chouquette*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,
rendez-vous sur la page

www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

UNE MER SI FROIDE

Titre original : *The Cold Cold Sea*

Publié chez Legend Press Ltd., Londres, Royaume-Uni.

© Linda Huber, 2014

© Presses de la Cité, un département de Place des Éditeurs, 2017
pour la traduction française

Traduit de l'anglais par Cécile Leclère

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-310-2

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur
Instagram (@LillyCharleston) !

Linda Huber

UNE MER
SI FROIDE

Roman

*Traduit de l'anglais
par Cécile Leclère*

PRESSES DE LA CITÉ

*À la famille Mathieson,
particulièrement mon père, Forsyth,
et mon frère, Gordon*

PROLOGUE

A tirée par un éclat brillant dans le sable, elle s'accroupit. C'était un très beau coquillage rosé, exactement comme celui qu'elle avait trouvé la veille. Elle l'extirpa de sous une épaisse algue brune et le nettoya du bout du doigt. Contrairement à l'autre, il était couvert de sable, ce n'était pas très agréable. Elle chercha autour d'elle quelqu'un qui pourrait l'aider, mais son père, sur la plage, lui tournait le dos, il regardait en direction de l'hôtel. Elle hésita un moment. La mer était toute proche. Elle laverait elle-même le coquillage puis elle le rapporterait à la maison pour le donner à mamie. À cette idée, ses yeux se mirent à briller.

Elle se dirigea vers l'eau, le soleil tapant sur ses épaules. Ce n'était pas facile de courir sur le sable sec ; des grains rêches grattouillaient la peau entre ses orteils. À proximité de l'océan, le sol devenait plus ferme. Elle s'arrêta pour vider ses sandales.

C'était la seule chose qu'elle n'aimait pas à la plage, le sable qui se faufile partout.

Ce qu'elle préférait, bien sûr, c'était la mer. C'était magique, les couleurs changeaient en permanence. Aujourd'hui toute bleue sous le soleil, elle étincelait comme les pierres sur la bague de sa mère. Elle se mit à rire en sentant les bébés vagues venir lui lécher les pieds.

L'eau froide, d'une clarté argentine, se précipitait jusqu'à ses chevilles comme pour l'inviter à jouer. Elle se pencha pour y plonger le coquillage. Concentrée sur sa tâche, elle frotta, rinça, frotta encore, sans se rendre compte que la mer montait autour de ses jambes. Le coquillage était tout propre, maintenant. Il ferait joli sur le rebord de fenêtre de sa mamie, avec les autres ramassés l'année précédente.

Contente du résultat, elle se redressa et sursauta en constatant que l'eau lui arrivait au-dessus des genoux. Elle sentait les vagues qui tourbillonnaient, l'attirant d'un côté, de l'autre. Ce serait plus facile si elle avait quelqu'un à qui donner la main. Elle se retourna vers la plage.

Désormais ses parents n'étaient plus que deux petites silhouettes, beaucoup trop éloignées, jamais ils ne l'entendraient si elle les appelait. La mer, elle, était juste là, à la narguer. Elle rit encore aux remous créés par un hors-bord au large, qui s'écrasaient contre ses cuisses. C'était mieux, plus amusant.

Plus loin, l'écume surmontait les flots qui se déversaient vers elle. Elle se souvint de l'album qu'elle avait lu avec son père juste avant de venir, un conte dans lequel une princesse attrapait un cheval blanc sur une vague, puis s'en allait sur son dos

jusqu'au point de rencontre entre la mer et le ciel. Si seulement elle pouvait faire pareil. Elle se hissa sur la pointe des pieds, avança de quelques pas pour voir s'il n'y aurait pas un cheval, dans les environs.

Brusquement, l'eau devint plus profonde, et glaciale ; la voilà qui éclaboussait son ventre. Une vague plus haute faillit la soulever et elle poussa un cri de panique, puis fondit en larmes en s'apercevant qu'elle avait lâché le beau coquillage. Les larmes toutes chaudes sur ses joues, les dents qui claquaient, elle tenta de retrouver son équilibre tant bien que mal puis avança vers l'endroit où son trésor avait disparu.

Il était introuvable. L'eau la reprit, elle l'attirait vers le large, tout à coup arrivait jusqu'à son menton, et puis il n'y avait aucun cheval blanc, nulle part, rien que de l'eau très, très froide. De l'eau qui rentrait dans ses yeux, son nez, sa bouche, aussi, quand elle essaya d'appeler à l'aide.

Le sel lui brûlait le nez. Elle se sentit entraînée vers le fond, sentit la mer la remplir, l'emporter, sans qu'elle puisse l'en empêcher. Le monde rétrécissait... Il faisait si froid. Elle avait l'impression de flotter dans de l'eau laiteuse, de flotter, tout simplement, et soudain tout s'effaça.

PREMIÈRE PARTIE

LA PLAGE

22 août

Depuis le seuil, Maggie observait fixement la chambre d'Olivia. Elle était minuscule, comme toutes les pièces du cottage, mais, contrairement aux autres, figée. Jouets et jeux... tout ici était immobile, depuis une semaine maintenant. Poupons et Barbie se côtoyaient sur l'étagère, un assortiment de peluches étaient éparpillées sur le lit, et Vieux Nounours, le doudou d'Olivia, était assis sur une chaise en bois à côté de la fenêtre.

Maggie entendait la mer cogner contre la falaise. Marée haute. La plage serait recouverte à cette heure ; la houle coiffée d'écume sous ce ciel d'un bleu limpide. Comme les Cornouailles étaient belles, et quelle chance d'y posséder une maison de vacances. C'était du moins ce qu'ils pensaient jusqu'à la semaine passée. En ce jour comme les autres, ils auraient dû être en train de pique-niquer en haut de la falaise, de se promener dans le centre-

ville de Newquay, ou de se détendre à la maison, rire, se chamailler, trop manger... toutes activités normales quand on est en vacances.

Mais plus rien n'était normal et Maggie savait que rien ne pourrait être pire que ce qui attendait le lendemain. Le 23 août. L'anniversaire d'Olivia. En cet instant précis, Maggie et sa fille auraient dû être en train de préparer le gâteau choisi par Olivia, un biscuit de Savoie fourré à la confiture de framboises et nappé d'un glaçage rose, dans lequel devraient être piquées quatre bougies rose et blanc.

Tout cela était inutile, désormais. Maggie entra dans la chambre, attrapa l'oreiller sur le lit, y enfouit son visage et inspira profondément, saisie d'un besoin de sentir une dernière fois l'odeur d'Olivia, l'ultime vestige de son enfant. Mais les seules odeurs encore présentes étaient celles d'une pièce abandonnée : air confiné et poussière.

— Livvy, reviens, ma puce, murmura-t-elle avant de reposer l'oreiller pour le remplacer par Vieux Nounours.

Des larmes brûlantes lui montèrent aux yeux lorsqu'elle se revit en train de serrer Olivia, après que Joe lui avait donné un coup avec un club de golf en plastique, au deuxième jour des vacances. Elle avait alors deux enfants. Elle ignorait sa chance.

— Je ne pensais pas ce que j'ai dit, vraiment.

Sa voix se brisa, elle bascula en avant et ses genoux heurtèrent douloureusement le parquet avec un bruit sourd. Comment pouvait-elle continuer à vivre dans un monde sans Olivia ?

— Pardonne-moi, Livvy, pardonne-moi !

Elle n'avait quasiment pas parlé à voix haute de toute la semaine, les mots jaillirent dans un gémissement aigu méconnaissable. Par terre, courbée sur Vieux Nounours, Maggie se mit à pleurer. Sa voix résonnait dans le cottage vide, elle se balançait d'avant en arrière, criant sa détresse.

Mais personne n'était là pour l'entendre.

2

15 août

Phillip Marshall fonça aussi vite qu'il l'osa jusqu'en haut du complexe hospitalier, puis ralentit pour tenter de trouver une place sur le parking du service d'oncologie, aussi rare qu'une pépite d'or. Il s'était assoupi juste après le déjeuner et il était en retard. La chaleur de l'été californien n'incitait pas à l'éveil, surtout lorsqu'on digérait un hamburger, avachi sur un canapé.

Dieu merci, il restait une petite place à côté de l'entrée. Au moins une chose qui se passait bien aujourd'hui. Phillip se gara en marche arrière, pour pouvoir partir plus vite, puis gagna le bâtiment au petit trot. Sa grand-mère méritait qu'il soit ponctuel, or les visites avaient commencé depuis dix minutes.

— Bonjour, Phillip. Edwina passe un scanner, mais elle ne va pas tarder, annonça Joe, l'infirmière principale, en l'accueillant d'une tape dans le dos

lorsqu'il arriva à l'étage. Une chambre simple s'est libérée, donc on l'a déplacée ce matin. Chambre 35.

Phillip grimaça. Un lit qui « se libère » dans un service d'oncologie signifiait probablement un décès durant la nuit. Il remercia l'infirmière d'un sourire et avança dans le couloir. La nouvelle chambre se trouvait tout au bout. C'était bon signe, non ? Si son état avait été critique, ils l'auraient sûrement maintenue à proximité du poste des infirmières. Phillip ouvrit la porte sur une petite pièce pourvue d'une immense baie vitrée. Le Pacifique s'étirait devant lui. Aujourd'hui plus que n'importe quel jour, il aurait préféré ne pas y être confronté avec tant de brutalité. Il se laissa tomber sur une chaise et fixa le lit vide.

C'était l'anniversaire de Hailey, aujourd'hui. Le 15 août, cinq ans plus tôt, Jennifer et lui étaient devenus parents. Le plus beau jour de la vie de Phillip. Il avait promis à ce petit paquet blotti dans ses bras qu'il lui donnerait tout l'amour paternel et l'attention dont lui-même avait été privé. C'est bien ce qu'il avait fait, pendant un temps.

— Phillip chéri !

Il se leva d'un bond et l'infirmière poussa le fauteuil roulant de sa grand-mère jusqu'au lit. Elle était plus pâle aujourd'hui, mais ses yeux brillaient. En l'étreignant doucement, en sentant sa cage thoracique si fragile sous sa robe de chambre, Phillip prit conscience, choqué, qu'il allait bientôt la perdre. Elle lui tapota le dos, s'attardant quelques secondes de plus que d'habitude. Elle se souvenait de l'anniversaire de Hailey, bien sûr ; elle souffrait d'un cancer de Dieu sait quoi, mais elle avait toute sa tête.

Il aida l'infirmière à l'installer sur le lit puis approcha sa chaise.

— Phillip, est-ce que ça va ? Tu as appelé Jennifer ?

Sa grand-mère lui tendit la main, Phillip la serra. Quel courage elle avait... Pas un mot sur la maladie, ni sur ses souffrances. Il haussa les épaules.

— J'ai tenté de la joindre plusieurs fois, mais son portable est éteint et elle ne répond pas au fixe. J'ai laissé des messages. Ne t'inquiète pas, elle va mieux. Elle sera sûrement sortie avec Thea, ou alors Bea n'est plus fâchée et l'a emmenée à Torquay.

Sa grand-mère hocha la tête.

— Je l'espère. Il ne faut pas qu'elle reste seule un jour comme aujourd'hui.

Phillip ferma les yeux brièvement. La vie était cruelle. Non, Jennifer n'aurait pas dû passer cette journée seule, elle aurait dû préparer une fête d'anniversaire pour une fillette de cinq ans surexcitée. Mais ce n'était pas le cas, et Phillip regrettait de ne pouvoir être à ses côtés. Son séjour aux États-Unis, initialement prévu pour durer deux semaines, s'était prolongé, d'abord parce que sa grand-mère s'était fait une entorse à la cheville, puis parce qu'elle avait été hospitalisée, la veille, suite à de terribles crampes à l'estomac. Il n'avait pas grand espoir de pouvoir repartir vers l'Angleterre ce week-end ainsi qu'il en avait eu l'intention. Il ne pouvait pas abandonner sa grand-mère. Elle semblait si fragile, et il lui devait tant. À la mort de ses parents, elle avait été là pour lui, laissant sa vie derrière elle pour veiller sur lui en Angleterre. Maintenant qu'elle était de retour dans son pays, c'était son tour de l'aider.

— Je lui parlerai demain. Il est trop tard pour la rappeler, il est presque minuit en Angleterre, dit-il en parvenant à sourire pour lui montrer que lui aussi allait bien.

Sa grand-mère s'assoupit et Phillip la regarda respirer. Allait-elle guérir ? Entrer en rémission et avoir un peu de temps pour profiter de la vie ? Quant à lui, quelles étaient ses options ? Il ne pouvait pas rester indéfiniment à Los Angeles, alors que sa maison, son travail se trouvaient en Angleterre, sans parler de Jennifer, qui allait peut-être « bien » pour l'instant, mais dont l'état n'était en aucun cas stable. Dieu sait qu'il aurait dû être avec elle aujourd'hui et pas ici, sous le soleil de Californie. Il avait déjà eu des scrupules à partir pour deux semaines, et voilà que son absence durait deux fois plus longtemps. Le sentiment de culpabilité lui tordit le ventre, il sentit le goût de son hamburger de midi lui remonter dans la gorge.

La porte s'ouvrit sur Jeff Powell, le responsable du service d'oncologie, qui lui fit signe de le suivre dans le couloir.

— Les nouvelles sont mauvaises, Phillip, dit-il. Deux tumeurs, l'une sur l'estomac et l'autre sur le gros intestin. Malheureusement, l'opération est impossible. Nous allons essayer de les réduire grâce à un traitement par radiothérapie, pour tenter de lui donner plus de temps. Je suis vraiment désolé.

Phillip déglutit. Ce n'était pas vraiment une surprise, mais ça n'en restait pas moins dur à entendre.

— Et une chimio ? s'enquit-il.

Le médecin secoua la tête.

— Une chimio douce serait inopérante à ce stade, et les médicaments les plus forts fatiguent trop les personnes âgées. Elle a quatre-vingt-cinq ans, nous devons penser à sa qualité de vie, à son bien-être pour les derniers mois qui lui restent.

Phillip revint s'installer sur une chaise dans un coin de la chambre. Voilà, maintenant sa femme avait besoin de lui en Angleterre, sa grand-mère ici, et les allers-retours étaient matériellement impossibles. Il lui faudrait persuader Jennifer de surmonter sa peur de l'avion pour venir le rejoindre quelque temps. Il ne voyait pas d'autre solution.

Un hélicoptère entreprit de se poser sur la piste tout près des urgences et Phillip approcha de la fenêtre pour assister à l'atterrissage. La plage se trouvait cinquante mètres derrière. Sable doré. Vacanciers heureux. L'été, à Winchester Beach.

Hailey aurait dû avoir cinq ans aujourd'hui, sa grand-mère allait bientôt mourir.

Il appuya le front contre le verre frais. Il ne tenta pas d'essuyer les larmes qui commençaient à ruisser le long de sa mâchoire et formèrent bientôt une flaque salée sur l'appui de la fenêtre.

Jamais elle n'oublierait le moment où ils avaient pris conscience de la disparition d'Olivia. Une panique aveuglante s'était emparée de son esprit, sa vision s'était brouillée, le goût de la bile avait envahi sa bouche.

C'était leur deuxième semaine de vacances ; les enfants étaient bronzés, heureux, et Colin passait son temps dehors, à prendre l'air des Cornouailles. Maggie se sentait dans son élément. Du soleil, rien que du soleil et rien d'autre à faire qu'en profiter.

Ils étaient descendus sur la plage. C'était une plage de carte postale, avec ses falaises sombres et son sable doré. L'eau – ses vagues magnifiques aux reflets à la fois bleu, vert et blanc – avançait jusque sur les brisants au pied du promontoire qui tendait vers l'océan. Bientôt, elle noierait les deux grottes profondes situées à cet endroit et lentement grimperait sur le rivage pour venir heurter la falaise sous le cottage. Somnolant sur sa serviette, au centre d'un cercle de rochers qui la protégeait de la brise

assez forte, Maggie entendait la petite voix haut perchée de Joe, qui jacassait sans cesse, de plus en plus proche, et les accents plus graves de Colin, qui lui répondait. Elle eut un sourire indolent – la famille était de retour. Elle pouvait dire au revoir au calme et à la tranquillité pour un moment. Mieux valait se préparer à l'attaque.

— Maman ! On a apporté des gâteaux ?

Joe se précipita dans le cercle rocheux et se laissa tomber sur le sable.

— Crois-tu que je viendrais à la plage avec des morfales comme vous sans prendre le goûter ? répondit Maggie en souriant, le paquet à la main. Alors, elles étaient comment, les mares laissées par la marée ?

Joe mordit dans un biscuit au gingembre, puis s'agenouilla à côté d'elle.

— On a vu huit crabes ! Et on a sauvé deux petites méduses coincées dans le sable. On les rapportées dans l'eau sur ma pelle et elles sont parties.

Maggie écoutait en opinant avec sérieux. Elle adorait son enthousiasme. C'était un garçon tellement gentil, très attaché à ses mares et aux créatures qu'elles abritaient.

Elle ouvrit sa Thermos et versa un gobelet de café qu'elle tendit à Colin. La plage était déserte. Maintenant que l'hôtel situé un peu plus loin avait fermé, les seules personnes à fréquenter cette plage étaient les habitants des cinq cottages du haut de la falaise. Aujourd'hui, il n'y avait qu'eux. Maggie se tourna vers la mer, qui léchait l'entrée de la grotte Smuggler, et constata que l'autre grotte, que l'on appelait Borrowers, était presque

entièrement sous l'eau. Combien de temps avait-elle dormi ?

— Où est Livvy ? demanda Colin en regardant alentour.

Maggie le dévisagea. Elle se figea pendant une fraction de seconde, puis se détendit. C'était une blague, bien sûr.

— Sûrement partie dire bonjour à des lutins ? suggéra-t-elle d'une voix forte. Allez, Livvy chérie ! Viens prendre ton goûter !

Un silence lui répondit, dans lequel on ne percevait que le cri des mouettes et le bruit des vagues qui s'écrasaient sur les récifs à quelque distance de là. Maggie but une gorgée de café et, en levant les yeux, découvrit le regard interloqué de Colin braqué sur elle. Il se mit debout d'un bond et scruta les alentours du cercle de rochers.

— Elle n'est pas là, affirma-t-il, une urgence dans la voix.

— Elle était avec toi, en tout cas, répondit Maggie. Où est-elle allée quand vous êtes revenus ici ?

Les yeux de Colin étaient noirs, désormais, et Maggie vit que la commissure de ses lèvres était devenue très pâle. C'est à cet instant qu'elle comprit que quelque chose n'allait pas. En moins d'une demi-seconde, sa vie bascula, transformée en téléfilm lamentable et sensationnaliste, bon pour une chaîne commerciale.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu sais bien qu'elle n'était pas avec nous, elle déteste les mares, répliqua Colin, haussant la voix. Elle était avec toi.

Le ventre de Maggie fut secoué par un soubresaut douloureux.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Une mer si froide

Linda Huber



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON